Tourner la page

"Un portrait de moi ? Aïe aïe aïe ! On n'est pas sortis de l'auberge ! » Régine Lilensten soupire, sourit, se cale sur son siège, s'arme de courage et fait tout pour désarmer l'adversaire. Car parler d'elle-même, se livrer ne serait-ce qu'un peu, c'est contraire à tout ce qu'elle est. Et chercher à la connaître, c'est apprendre à lire... entre les lignes.

Une chose est sûre : elle n'a jamais conçu sa vie hors des livres. Lectrice boulimique, elle aurait accepté n'importe quel emploi pourvu qu'elle puisse les voir, les toucher, les manipuler. Même juste les emballer. Elle a donc commencé dans la diffusion, c'était très bien pour voir aussi le côté libraires, et puis elle a été placée à la Farandole, comme éditeur à l'essai pour un an, et là elle a plongé dans le livre pour enfants, et...

Elle parle vite, esquisse des moments, esquive, se pose à peine, repart, masque mal son désarroi quand on l'arrête, qu'on veut revenir en arrière, en savoir plus, comprendre. Elle se résigne.

Il y a eu la guerre, elle n'en parlera pas, ou presque. Juste pour glisser qu'elle a été une enfant cachée, séparée de ses parents, et qu'à la fin de la guerre, elle n'a pas pu faire de bonnes études par manque d'argent. Elle a appris la comptabilité d'entreprise, sans goût. Sa passion, c'étaient les livres, elle le dit et le répète. Elle a mis toute son énergie à rentrer n'importe où, pourvu qu'il y ait des livres. Son premier emploi, elle y a été heureuse. « Arpette » ! C'est le joli mot qu'elle utilise pour le dénommer, et elle ajoute : « Je touchais des livres, et en plus on me payait à la fin du mois, vous vous rendez compte, c'était fantastique ! »

Elle assure qu'elle aurait pu rester là toute sa vie, sans ambition, sans plan de carrière, contente tout simplement. Mais que dans l'organisme où elle était, on s'est aperçu qu'elle parlait l'anglais, on lui a confié des responsabilités, on l'a envoyée à Francfort, à Leipzig, elle a participé à l'élaboration du catalogue des livres de prix qu'on offrait aux élèves en fin d'année. Et c'est ainsi qu'on lui a confié la direction des éditions de la Farandole.

Baguette magique.

Dans ce qu'elle dit, mais surtout dans sa façon de dire, on a déniché quelques clés : son énergie, sa capacité d'entraînement, sa vivacité. Il en reste d'autres, il faut chercher encore, remonter dans les souvenirs. Non que Régine Lilensten les cache, mais elle doit surmonter sa répugnance à se replonger dans ce qui, pour elle, est fini.

Au sortir de la guerre, elle a milité au Parti Communiste. Elle y est restée jusqu'à la fin des années soixante, quand elle n'a plus repris sa carte, horrifiée par l'entrée des chars soviétiques dans Prague, par les procès en URSS, par le XX^{e} congrès... Mais c'est vrai, il y avait un fort intérêt pour la culture au Parti. On encensait Aragon, il y avait Garaudy, Éluard. Et la Farandole, créée en 1955 pour publier quelques livres pour enfants venus d'URSS. La Farandole, qui apparaissait, dans le paysage de l'époque, comme une petite maison sympathique, en rupture avec ce qui se faisait partout, souvent précurseur. On y publiait des documentaires, des beaux livres pour adolescents, *Spartacus*, *Évariste Gallois*, des textes vraiment écrits, qu'on proposait aux municipalités communistes pour la remise des prix de fin d'année.

Régine Lilensten y est entrée en 71, elle y est restée huit ans. C'était une époque extraordinaire. On sortait de mai 68, on s'apercevait que les enfants constituaient un public, leurs parents ne voulaient plus les abreuver de livres « cucul-la-riflette »...

Elle décrit les joutes oratoires entre Ruy-Vidal et Delas, l'un affirmant qu'il n'y a pas de livres pour enfants, il n'y a que de bons livres, l'autre rétorquant qu'il faut tout de même bien que les enfants lisent et qu'il est vain de chercher à plaire aux parents de la Rive Gauche.

Dans tout ce bouillonnement, elle a appris son métier. Les livres pour enfants, elle en a aimé les textes avant tout. Elle lisait les histoires et se les racontait, se souvient-elle : l'illustration, quelle que soit sa grande qualité, ne peut pas constituer une structure, elle vient en support. « Prenez un bon livre étranger pour adultes, explique-t-elle. Si sa traduction est bonne, c'est sa vie. Si elle est mauvaise, c'est sa mort. L'illustration, c'est la même chose pour l'enfant. Si elle est bonne, l'enfant ouvrira le livre. Seulement, si le texte n'est pas bon, ça s'arrêtera là. »

Pef, Yvan Pommaux ont publié leur premier livre à la Farandole. Comment ? Pourquoi ? C'est que « cette petite maison qui vivotait s'est tout à coup trouvée structurée. Elle est devenue visible, elle est apparue comme une maison d'édition à part entière, ce qu'elle était déjà auparavant mais sans que ça apparaisse ». Et les auteurs sont venus, puisque la maison existait.

Encore la baguette magique... Et encore une page qui se tourne.

1979 a marqué un tournant pour toutes sortes de raisons. La Farandole a été rachetée par le groupe Messidor. À 47 ans, Régine Lilensten avait pris des habitudes d'autonomie, d'indépendance, elle ne se voyait pas rentrer dans un groupe et repartir à la base, prendre ses ordres d'un grand patron. Dans l'édition jeunesse, beaucoup de choses avaient changé aussi. Tous les grands éditeurs montaient leur secteur jeunesse, il y avait Pierre Marchand chez Gallimard, Le Seuil. Bologne était devenu incontournable...

C'est le moment où elle a créé les Éditions du Sorbier. En fermant soigneusement la porte derrière elle.

Elle n'aurait pas supporté de quitter la Farandole en « emportant son écurie ». Elle a donc conseillé à ses auteurs de rester là, et elle est partie faire de la littérature pour adultes, pour être sûre qu'ils ne la suivraient pas. Question de déontologie.

Toujours pratique, elle s'est d'abord assurée de trouver un diffuseur, à qui elle a annoncé son intention de faire du livre pour adultes. « Mais oui, d'accord », ont-ils dit, avec la ferme intention de la ramener vers le secteur jeunesse dès que possible. L'escapade a duré un an. Tous les livres qu'elle a publiés sont depuis de grands succès en livres de poche. À l'époque, ils ont bien failli la faire couler. Et Régine Lilensten est rentrée au bercail... suivie par son écurie.

Les pages se tournent, mais le livre tient bon. Le Sorbier, ce sera principalement de l'album illustré pendant vingt ans. Yvan Pommaux, la série des Lola, Camomille... Avec en toile de fond, le refus de passer à la production de masse, au livre de poche, aux deux cents titres en permanence. Et le temps qui passe.

Aucun de ses enfants ne voulant reprendre la maison d'édition, elle a vendu, n'en parlons plus. Elle pouvait prendre sa retraite, cette fois.

Elle ne l'a pas fait. Et elle devient intarissable. Régine Lilensten se raconte au présent, exclusivement. Réticente, inquiète, elle l'est tant qu'il s'agit d'évoquer le passé. Sa force, sa combativité surgissent quand elle parle de ce qui est.

La Maison des Illustrateurs. On s'éloigne encore des textes. On reste pour toujours dans le livre. Elle en a tant vu passer, des jeunes gens et des jeunes filles avec leur carton à dessins, qui faisaient la tournée des éditeurs et des salons à essayer de décrocher un rendez-vous ! Et côté éditeurs, « on n'avait aucun regard sur ce qui se passait en amont des livres », se plaint-elle. Pour un livre publié, combien d'illustrations jamais vues ? D'où l'idée de créer cette Maison, pour les illustrateurs inconnus et reconnus, pour donner toute leur place aux images, les exposer, les confronter, les faire vivre... Cette idée, tout le monde l'avait eue, assure-t-elle, mais comme le lui a confié un confrère « on ne voulait pas travailler pour la concurrence ».

Idéale, la position de Régine Lilensten. Elle connaît le métier, et elle est libre. En 2000, toujours souriante et obstinée, elle ficelle un comité de pilotage, dépose des statuts, tient conférence en mairie, arrache des promesses de local, recueille plus de cent adhésions en un temps record... Aujourd'hui, la Maison existe, le local est pimpant et accueillant, il y a 400 adhérents, les éditeurs consultent les books et font travailler les jeunes illustrateurs, tout le monde est content.

Et Régine Lilensten râle, agacée de devoir se battre tant et plus pour un projet qui remporte l'approbation unanime. « Vous comprenez, cette maison est faite pour des jeunes illustrateurs, ce n'est pas normal qu'elle repose uniquement sur les épaules de Régine Lilensten ! Il faut une vraie structure, une vraie direction, un emploi jeune, du matériel. Il faut la professionnaliser ! C'est le fond de ma pensée, et je le dis sans amertume, parce que j'ai beaucoup de choses à faire par ailleurs ! »

Attention, une page va se tourner. Il ne faudrait pas que l'aventure s'arrête trop tôt pour la toute jeune Maison des Illustrateurs.

Au moment de dire au revoir, Régine livre un souvenir, spontanément. « Aragon, dont j'admirais tant l'œuvre... quand je l'ai rencontré, j'ai été horrifiée. Finalement, ce qui compte, c'est l'œuvre ; le personnage n'est pas très important. C'est vrai aussi que la vie des gens m'intéresse : Simone de Beauvoir, Marguerite Yourcenar, Elsa Triolet... Mais il y a des gens dont je n'ai pas envie d'être la copie, même si leur œuvre est passionnante ».

Ruth Stégassy

Maison des illustrateurs, 127, rue du Chevaleret, 75013 Paris.
Tél. 01 44 24 08 89
Mardi : 9h/12h, mecredi : 10h/13h, jeudi : 14h/17h et vendredi : 9h/12h